Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1926)

Buchbesprechung: Analyses et comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Th. Zielinski. *La religion de la Grèce antique.* Traduction d'Alfred Fichelle. Paris, 1926, « Les Belles-Lettres ». 1 vol. in-8 de 191 p.

Parmi les ouvrages qui concernent la religion de la Grèce antique il n'en est guère d'aussi original ni d'aussi attrayant que le petit livre de moins de deux cents pages que M. Zielinski consacre à ce sujet. Dans un espace aussi restreint, l'auteur n'a pas la prétention — ce qui serait, du reste, une gageure — de faire œuvre de pure érudition. Bien qu'il eût été, mieux que personne, préparé à un travail de ce genre par de longues recherches, il a préféré, comme il le déclare lui-même, faire une œuvre de vie et de foi. « Dès mon enfance », dit-il dans son avant-propos, « je me suis efforcé de me familiariser avec les peuples de l'antiquité, de vivre de leur vie, de me pénétrer de leur foi : maintenant, après cinquante ans de cette intimité, j'ai voulu exposer en quoi consistait leur religion, l'exposer simplement, comme si j'étais un des leurs, sans me faire de fiches sur ce sujet (labeur très utile sans doute, et que j'ai pratiqué moi-même ailleurs), mais en puisant à pleines mains dans ma mémoire et dans mon cœur. C'est ainsi qu'est né ce livre. » Voilà un aveu qui inspire confiance et qui est l'indice d'une personnalité. En affirmant qu'on ne saurait comprendre la religion grecque sans avoir le sens religieux, de même que l'art grec demeure étranger à celui qui n'a pas de sens artistique, l'auteur s'affranchit du joug d'une école pour exprimer un point de vue nouveau et fécond : il nous livre quelque chose de lui-même.

Après avoir montré que la mythologie a été le plus grand obstacle à l'intelligence de la religion grecque, M. Zielinski se propose de dégager l'essence de cette religion à l'époque où le peuple grec était à son apogée. Mais, s'il est facile de rechercher l'essence du christianisme dans l'Evangile ou celle de l'islamisme dans le Koran, il n'en va pas de même pour la religion grecque qui n'a point de livre canonique ni une riche littérature théologique. A vrai dire, — et c'est ce qui complique singulièrement la tâche de l'historien, — l'essence de la religion grecque est partout, aussi bien dans la littérature que dans les témoignages épigraphiques et dans la tradition figurative : statues, bas-reliefs, peinture murale, peinture de vases. Cette abondance de sources crée une difficulté qui réside dans la diversité et souvent aussi

dans le caractère contradictoire des témoignages. Dès lors, il faut renoncer à vouloir embrasser toutes les manifestations du sentiment religieux en Grèce et procéder, selon Zielinski, de la manière suivante : « Nous prenant nous-mêmes, chrétiens croyants et instruits, nous nous transporterons dans l'Athènes du IVe et du IIIe siècles avant Jésus-Christ et nous tâcherons de répondre à cette question : Quelle serait notre croyance, si nous avions vécu en ce temps-là avec notre âme et ses besoins propres ? »

Ce point de vue établi, l'auteur étudie successivement la divinisation de la nature, la consécration du travail et du milieu social, la révélation de Dieu dans la beauté, dans le bien, dans la vérité ; enfin, dans un chapitre aussi bref que substantiel, intitulé *la philosophie religieuse*, il part de la philosophie des théogonies anciennes pour aboutir au stoïcisme qu'il appelle la philosophie de l'héroïsme.

Ces différents chapitres ne se résument pas : ce sont déjà des résumés, ou plutôt des tableaux, car il n'y entre aucune sécheresse. Par exemple, quand il parle de la *divinisation de la nature*, l'auteur renouvelle ce thème pourtant bien connu, en montrant, moins par le raisonnement que par la vision directe des choses, comment pour l'intelligence d'un grec « il n'existait point de nature morte : elle était toute vie, toute âme, toute divinité ». Voyez ce passage :

« En relation étroite avec la mer sont les nymphes marines, les néréides, la « personnification des flots caressants de la mer » comme on dira une fois sèchement et sottement. Personnification ! Jamais, naturellement, ils ne seront dignes, les gens qui parleront ainsi, de voir de leurs propres yeux les néréides aux pieds d'argent, folâtrant par un beau jour et jouant avec les dauphins, avec leurs boucles d'or qui brillent sur les crêtes des vagues ». Et je tiens encore à citer cet autre passage, particulièrement utile à méditer à notre époque de formules creuses et de revendications au rebours du bon sens : « De nos jours, quand on parle de réformes agraires, la devise « La Terre au peuple » est souvent considérée comme le summum de la démocratie. A un Hellène, cette devise eût semblé sacrilège : Non, la terre n'est point faite pour le peuple, mais le peuple pour la terre !... Ce sont les propres intérêts de la terre qui doivent primer. »

De l'ensemble des faits qu'il cite au cours de son étude, l'auteur tire la conclusion que nous devons avoir « une attitude sérieuse et pleine d'amour pour une religion qui a laissé un large champ au sentiment religieux des croyants ». Pourquoi faut-il malheureusement qu'au lieu de s'en tenir à cette recommandation, il ne cesse de signaler « toute l'étroitesse du point de vue chrétien et surtout protestant, toute son impuissance en face d'une religion aussi pleine, aussi large que la religion grecque » ? M. Zielinski nous exhorte à plusieurs reprises à délaisser la lampe obscure du confessionalisme pour pénétrer dans le temple

majestueux de la religion grecque. Soit, mais à la condition de délaisser également certains jugements aussi sommaires qu'injustes : celui, par exemple, où l'auteur ne voit dans la Réforme qu'un mouvement destructeur. « Cela s'est produit au XVIe siècle, et cela s'appelle la réforme. La révélation de Dieu dans la beauté fut une seconde fois écartée : le rejet du culte des images ruina la peinture religieuse du moyen âge... La liturgie si belle et symbolique de l'Eglise du moyen âge fut également supprimée... La nature fut de nouveau dédivinisée : plus de ces Christ en croix, qui marquaient les sommets des collines et les croisements des chemins... » (p. 170). Il est évident que la portée de la Réforme échappe à M. Zielinski. Cela ne doit pourtant pas diminuer la valeur de son livre en ce qui concerne l'analyse si pénétrante et si fraîche, si pleine d'ardeur et de foi, du sentiment religieux de la Grèce ancienne.

CH.-E. BURNIER.

Lucien GAUTIER. *Etudes sur la religion d'Israël.* Lausanne, La Concorde, 1927. Un vol. in-16 de 277 pages.

Ceux qui l'ont connu, qui l'ont entendu, savent bien que Lucien Gautier ne nous a pas donné encore la meilleure richesse de son cœur et de sa magnifique intelligence en exposant en deux forts volumes l'Introduction aux livres de l'Ancien Testament. C'est la trame vivante de ce livre, faite d'hommes qui ont cru, lutté, souffert ; c'est l'enchaînement et l'aboutissement de ces siècles où l'histoire humaine est sans cesse éclairée de l'action divine, qui le passionnait et qu'il savait exposer avec une rare maîtrise. Le volume que nous avons la joie d'annoncer ici cherche à combler en quelque mesure cette lacune en même temps qu'il rend plus grands et poignants nos regrets de n'avoir pas reçu de notre maître aimé tous les trésors qu'il eût pu et su nous prodiguer si le temps le lui eût permis. Sauf la dernière, les études réunies ici ne sont pas inédites ; mais publiées dans des revues spéciales entre 1883 et 1915, elles seront cependant nouvelles pour un très grand nombre de lecteurs. Ceux même qui connaissaient déjà l'une ou l'autre seront saisis à nouveau par la netteté et le relief de ces rapides esquisses. On tiendra comme uniques et précieuses entre toutes les pages consacrées à deux des plus grands prophètes d'Israël, dont l'auteur parle avec une si pénétrante intuition et l'affection d'un intime : « L'évangéliste de l'exil » et « Le prophète Jérémie ».

Nous ne pouvons que signaler ici d'un mot ces travaux si variés. « Luther et l'Ancien Testament » fait grandir à nos yeux le réformateur qui sut traduire et expliquer le vieux volume, en secouant le lourd manteau de l'exégèse traditionnelle, pour exalter le sens littéral, « la

substance, l'essence et le fond de l'Ecriture sainte ». « A propos des Récabites » révèle ce qu'un esprit perspicace et très informé peut tirer d'un fait en apparence bien secondaire ; « Le judaïsme après l'exil » éclaire une période de l'histoire trop peu connue du public religieux et pourtant directement liée à la naissance du christianisme ; « Prêtres et sacrificateurs » enfin (inédit), rédigé quelques mois avant la mort de l'auteur, est une protestation ferme et motivée contre l'abus du second de ces termes, réintroduit dans la version Segond, alors que l'autre serait bien préférable. M. Gautier en profite pour donner un aperçu rapide et précis du rôle du prêtre dans l'histoire d'Israël. Ces pages ne devaient pas tomber dans l'oubli.

Ces *Etudes*, dont on entrevoit la richesse, sont précédées d'un « portrait » de l'auteur, dû à la plume de M. le pasteur André Aeschimann. On ne le lira pas sans émotion. C'est une évocation saisissante du maître et de l'ami que nous avons perdu, de l'homme au grand cœur, à la foi profonde, chez qui la science la plus authentique s'alliait à la foi personnelle du chrétien convaincu, où celle-ci bien mieux éclairait et enrichissait celle-là. On doit une grande reconnaissance au jeune disciple qui, tel un peintre inspiré par son modèle et par l'affection qu'il lui porte, a su faire revivre la grande figure et le caractère spécifique de celui dont le nom reste en bénédiction.

CH. MERCIER.

Maximin PIETTE. *La réaction wesleyenne dans l'évolution protestante. Etude d'histoire religieuse.* Bruxelles, Dewit 1925, 1 vol. in-8°, de 685 p.

Le volume qui porte ce titre est une thèse de doctorat, présentée à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain.

Les deux cent-quatre-vingt-sept premières pages ne concernent, à la vérité, ni Wesley, ni le wesleyanisme. L'auteur, pour situer le méthodisme dans ce qu'il appelle « l'évolution protestante », fait une histoire rapide des Eglises issues de la Réforme, depuis les origines jusqu'au dix-huitième siècle. Il y aurait évidemment des remarques et des réserves à faire à propos de cet exposé. Mais, pris dans son ensemble, il est d'une étude fort suggestive pour celui qu'intéresse l'histoire du protestantisme et qui aime à savoir comment, de nos jours, elle est jugée par un historien catholique.

Le récit du réveil méthodiste et l'histoire du wesleyanisme jusqu'à nos jours, puis une appréciation de l'influence du méthodisme sur la vie des Eglises protestantes, remplissent la fin de l'ouvrage, et cette partie a, croyons-nous, une très grande valeur. Si l'auteur, dans son tableau historique du protestantisme, semblait un peu submergé par l'abondance de matériaux, il est ici parfaitement maître de son sujet. Sa bibliographie est riche ; il s'est documenté aux meilleures sources

et il a surtout étudié les œuvres de John Wesley avec un soin et une sympathie remarquables. La psychologie de Wesley est très fouillée et parfois présentée avec originalité. L'action de la mère de Wesley, sur son fils et sur les débuts du réveil méthodiste, est marquée de façon très intéressante.

M. Piette nous paraît moins heureux quand il cherche à marquer le rôle du méthodisme dans l'histoire des Eglises issues de la réforme et son influence sur la piété protestante. Ses jugements sont un peu étriqués et manquent parfois d'envergure. Mais a-t-on vraiment le droit de lui en faire un reproche ? Historien prudent et scrupuleux, esprit analytique, il craint les synthèses prématurées.

En tout cas, le livre de M. Piette ne devra pas être ignoré de celui qui voudra étudier l'histoire de Wesley et du méthodisme : c'est un excellent instrument de travail. Il pose, du reste, plus d'un problème psychologique troublant : on peut se demander, en particulier, comment l'auteur unit sa foi catholique avec certaines affirmations de sympathie touchante pour Wesley et son œuvre. Mais ceci est une autre question et nous entraînerait au delà des bornes d'une courte notice bibliographique (1).

* * *

Qu'on nous permette encore de signaler quelques erreurs de faits. — A la page 216, parlant de l'organisation presbytérienne de l'Eglise, M. Piette nomme à part les *presbytres*, chargés du « service spirituel de la communauté », et les *anciens*, « faisant fonction de conseillers expérimentés ». Jamais, à notre connaissance, le presbytérianisme n'a établi de distinction entre le presbytre et l'ancien. « Presbytre » est un mot grec, dont la traduction française est « ancien ». — De même, page 242, l'organisation de la communauté congrégationaliste est décrite de façon peu claire ou erronée : peu claire si le « docteur » désigne le pasteur de l'Eglise locale, erronée si l'auteur veut dire que dans chaque Eglise il y avait un pasteur et un docteur. — Page 278, on nous dit que « Spener combat l'enseignement du XVIe siècle en plusieurs points qui servaient de bases aux livres symboliques. Ces dogmes, qu'il abjure, ont causé, d'après lui, la faillite du protestantisme dans le domaine pratique de la vie religieuse ». Cela est manifestement faux. Spener a toujours adhéré aux symboles de la Réforme, et si l'on peut dire de lui ce que M. Piette en dit à cette même page 278 : « La foi sans les œuvres est rejetée, avec la dernière vigueur, par cet homme qui se veut protes-

(1) Le méthodisme est-il réellement, dans l'esprit de M. Piette, ce qu'indique le titre de son livre : « une réaction » ? Dans le corps du livre il parle souvent du « mouvement wesleyen », et cet anglicisme commode — puisque M. Piette l'adopte — nous paraît plus adéquat à sa pensée que le terme de réaction.

tant », on peut en dire autant de tout protestant véritable, pour qui la foi sans les œuvres est morte. (Ce qui ne signifie pas que nous soyons justifiés par les œuvres et que la doctrine de la justification par la foi soit rejetée par le protestantisme de Spener... et d'après lui.) — Page 647 M. Piette écrit : « Pour défendre sa méthode expérimentale, Wesley en appelle aux résultats *pratiques* de sa prédication : l'amélioration morale de ses auditeurs. La justification par la foi qu'il prêche est plus proche de la doctrine du concile de Trente que de ce qu'il nomme dédaigneusement le *solifidéisme furieux* de Luther ». Ici encore nous croyons qu'il y a confusion. Le message qu'apporta Wesley fut bien celui des Réformateurs, non la doctrine du concile de Trente. Mais il a été amené à réagir contre certaines exagérations quiétistes et antinomianistes des Frères Moraves qu'il vit en Angleterre, à son retour d'Amérique, et sous l'influence profonde desquels il vécut pendant quelque temps. C'est peut-être à ce moment — et cédant lui-même à une réaction excessive — qu'il parle du « solifidéisme furieux de Luther ». M. Piette ne cite malheureusement pas, ici, ses sources exactes, de sorte que nous n'avons pu vérifier à quel propos Wesley emploie cette expression. Ce qui est certain, c'est qu'il prêcha toute sa vie la justification et la régénération par la foi et par la foi seule.

Il est regrettable que les citations en allemand et en anglais fourmillent de fautes d'impression : certains textes allemands du temps de la Réformation, en particulier, sont très difficiles à comprendre de ce fait, parce qu'on ne peut souvent pas distinguer entre ce qui est du vieil allemand et ce qui est dû à une faute d'impression. Certaines traductions de textes anglais et allemands sont aussi trop libres, à notre avis, et risquent d'induire en erreur le lecteur qui croirait avoir affaire à une traduction très voisine de l'original ; mais le traducteur, malgré les libertés qu'il prend, rend toujours — pour autant que nous avons pu le vérifier — le sens général avec fidélité.

Juillet 1926. R. WERNER.

Maurice NEESER. *Du protestantisme au catholicisme. Du catholicisme au protestantisme.* Paris et Neuchâtel, Attinger, 1926. 1 vol. in-8 de pages.

Le volume de M. le professeur Neeser est d'actualité, en présence des soubresauts périodiquement renaissants de la faveur portée au catholicisme, parmi certains intellectuels protestants. Il est une enquête, fondée sur l'examen de nombreuses confessions écrites, les unes remontant à une quarantaine d'années, les autres, et ce sont les plus nombreuses, de date plus récente. Le titre circonscrit le sujet. Il ne sera question que de passages d'une confession à l'autre dans les limites du christianisme.

Les deux premières parties du livre opèrent un travail d'élagage et de mise au point. Il importe d'isoler tout d'abord les cas où l'élément confessionnel est bien le motif déterminant de la conversion, sans se laisser égarer par celles qui ne sont que pseudo-confessionnelles, ou confessionnelles à titre accessoire. La discrimination, on le conçoit, est parfois malaisée, certaines préoccupations, de nature apologétique surtout, intervenant dans plus d'une confession ou autobiographie. M. Neeser marque les nuances d'une main très sûre. La moitié du volume est consacrée à cet examen préliminaire.

A la base des conversions proprement confessionnelles (dont l'étude remplira la troisième partie de l'ouvrage), deux principes entrent en action, celui de l'autorité en matière doctrinale, et celui de la communion avec Dieu. Ils agissent, dans chaque cas considéré, conjointement, par prédominance de l'un sur l'autre, et non par exclusion de l'un par l'autre. Ce qui imprime à une conversion une tendance intellectuelle ou affective. Il est frappant de voir certains convertis du protestantisme au catholicisme suivre individuellement les étapes par lesquelles a passé l'Eglise catholique, au cours de l'histoire, pour aboutir à l'établissement de l'autorité doctrinale sous sa forme actuelle. Mais ces âmes inquiètes ne cherchent pas l'autorité doctrinale pour elle-même : elles en font, comme le dit un texte cité « la route la plus sûre pour aller à Dieu ».

Pour ceux qu'un besoin mystique (n'excluant pas certains désirs d'ordre intellectuel d'ailleurs) pousse du protestantisme au catholicisme, il leur faut une matérialisation de leurs certitudes, une présence tangible, et non pas uniquement spirituelle de Dieu. Le Dieu appelé avec des ardeurs parfois violentes devra prendre corps devant eux. Ils souffrent d'un éloignement de Dieu sentimental (« quasi-physique », dira même M. Neeser) bien plus que moral. Tandis que pour ceux qui vont en sens contraire, la communion toute spirituelle avec Dieu répare les déficiances toutes spirituelles créées par le péché. L'opposition n'est plus pour eux « celle du vide à la satiété sentimentale, mais celle du péché au pardon ».

Une quatrième partie présente la somme des besoins qui conduisent d'une confession à l'autre, dans la sphère de la représentation, dans celle des attitudes intellectuelles et morales et dans celle de la religion proprement dite, tableau synoptique d'une grande netteté.

Mais, on le conçoit, l'auteur veut chercher plus profond. Il y a un rapport qui apparaît, d'évidence, entre les tendances confessionnelles et les tempéraments. Il se rallie à la division binaire adoptée par beaucoup, en psychologie religieuse, et relève le parallélisme d'une conjugaison binaire de certains tempéraments physiologiques et celle de certains tempéraments psychologiques. A l'un ou à l'autre des deux deux tempéraments optimiste ou pessimiste, catholicisme ou protes-

tantisme offriront un terrain plus propice, et présenteront plus d'attrait : dans le domaine de la représentation par un certain appareil du culte ; dans le domaine des attitudes intellectuelles et morales, par la recherche de l'unité et de l'obéissance (attachement à la tradition) ou au contraire par le désir de rompre avec les forces du passé, pour prendre mieux une part personnelle à la lutte ; dans le domaine religieux proprement dit, par le transfert sur des apparences visibles (Eglise et sacrements) du besoin d'une présence sensible, matérielle de Dieu, ou au contraire par une méfiance envers tout ce qui est de la nature ou de l'histoire, et qui pourrait obnubiler l'invisible présence du Dieu vivant. On comprend mieux la portée ecclésiastique que prennent toujours et fatalement les conversions au catholicisme, au rebours de celles en sens contraire.

Avec W. James, M. Neeser croit que la tendance pessimiste « englobe une plus large portion de la réalité » que la tendance opposée. Les exigences intellectuelles plus marquées des « protestantisants », ainsi qu'il les appelle, et une attirance plus nette vers l'action morale, chez eux, l'amène à statuer une supériorité relative du protestantisme.

La finale est un élan d'espoir et de foi « vers un au delà des barrières confessionnelles », sur les traces des grands chrétiens des deux camps.

En complément, une forte notice documentaire renforce encore l'analyse des exemples considérés au cours de l'ouvrage.

Faut-il regretter que, à part un cas, aucun des convertis envisagés ne provienne des rangs du luthéranisme ou du méthodisme (tous sont calvinistes ou anglicans) ? Il n'eut pas été sans intérêt de sonder les motifs d'une attirance hors du luthéranisme vers le catholicisme, puisqu'on s'accorde à les considérer tous deux comme étant du type optimiste, avec des différences de degrés seulement. Et de même le méthodisme, dans une plus faible mesure.

L'ensemble de l'ouvrage est très vivant. Le retour continuel à l'examen de cas concrets, l'exposé de documents où l'on sent palpiter des âmes tourmentées, en font une lecture facile, et plus encore, extrêmement attachante. Cet « essai de psychologie des conversions confessionnelles » tient largement les promesses de son titre, comme aussi les promesses que laissaient escompter les écrits précédents de l'auteur sur les divers aspects du problème. Il aura très certainement des lecteurs en grand nombre. Il saura en éclairer plusieurs sur leurs propres obscurités et leurs propres tâtonnements, autant peut-être que sur la question elle-même.

PHILIPPE GRIN.

Walter BAUMGARTNER. *Das Buch Daniel.* Giessen, Töpelmann, 1926. 1 vol. de 40 p. in-8°.

Cette brochure fait partie d'une collection nouvelle éditée sous le titre général de « Aus der Welt der Religion » par le licencié Gustave Mensching avec la collaboration des professeurs Rudolf Otto et Friedrich Niebergall. Son but est de permettre aux pasteurs et au public cultivé de rester en contact avec la science universitaire et de se tenir au courant de ses recherches les plus récentes. La brochure de M. le professeur W. Baumgartner, de Marburg, est la première d'une série spécialement consacrée à l'Ancien Testament. Nous ne pouvons songer à en donner un compte rendu détaillé, car elle contient elle-même, résumée déjà, la matière des travaux les plus considérables sur le sujet. Avec autant de science, mais d'un point de vue plus particulier comme l'indique son titre, M. Alf. Bertholet avait déjà réussi une tentative semblable dans sa remarquable étude parue en 1907 dans les « Religionsgeschichtliche Volksbücher »: *Daniel und die griechische Gefahr.* M. Baumgartner nous donne à son tour un magistral et captivant exposé des conclusions de la science biblique contemporaine sur ce livre de Daniel si obscur à première vue. Nous nous bornerons à signaler au passage quelques-unes de ces conclusions qui suffiront à montrer l'intérêt et la valeur de cette publication.

Elle est divisée en quatre chapitres : 1° la date de la composition du livre ; 2° les histoires de Daniel ; 3° les visions et leur interprétation ; 4° l'apocalyptique du livre.

M. Baumgartner ne s'attarde pas à discuter longuement la date de la composition du livre. Il n'y a pas, nous dit-il, de problème de l'Ancien Testament sur lequel la science soit aussi unanime : le livre n'a pas été écrit à l'époque babylonienne et perse, sur laquelle il est des plus mal renseigné, mais sous le règne d'Antiochus IV Epiphane dont il parle avec la précision d'un contemporain.

Les histoires des chapitres I à VI sont des légendes dont les thèmes principaux se retrouvent dans d'autres légendes juives, chrétiennes, bouddhistes et musulmanes, et qui sont apparentées aux légendes de cour orientales. Les récits du livre de Daniel ont à l'origine circulé isolément. Les Juifs les ont adoptés et judaïsés en y introduisant comme héros Daniel, une figure qui appartenait depuis longtemps à leur tradition populaire. Ces premiers chapitres évoquent entre les Juifs et l'autorité païenne et étrangère des rapports pacifiques qui ne sont pas du tout ceux du règne d'Antiochus IV, mais bien ceux de l'époque perse. Ils sont donc plus anciens que le livre de Daniel lui-même.

Il règne d'ailleurs dans la deuxième partie du livre une toute autre atmosphère. Dans les chapitres VII à XII, auxquels on peut joindre le songe de Nebucadnezar, chapitre II, nous avons affaire à des visions

dont le but unique est de révéler aux croyants les secrets de la fin du monde. M. Baumgartner les interprète en partant de la vision du chapitre XI, qui en fournit aisément la clef. Il contient en effet, sous la forme voilée qui lui est propre, une relation exacte des événements historiques, si bien que « nous avons dans Daniel la prophétie, et dans l'histoire des diadoques, telle que nous la connaissons par les historiens grecs et juifs, l'accomplissement ».

A propos de la vision du chapitre VIII, M. Baumgartner se demande pourquoi l'empire médo-perse est symbolisé par un bélier et l'empire grec par un bouc ? Ce n'est point arbitrairement et la raison nous en est donnée par les précieux travaux de Cumont établissant que l'antiquité à son déclin était en possession de toute une géographie astrologique. Chaque pays y était placé sous un signe particulier du zodiaque : Babylone sous le signe du Taureau, l'Asie-Mineure sous le signe du Lion, l'Egypte sous le signe du Verseau, et chose significative pour nous, la Perse sous le signe du Bélier, la Syrie sous le signe de l'αἰγόκερως, du Capricorne. Ainsi l'énigme est résolue, et nous avons là un exemple de l'influence de l'astrologie orientale sur le choix des symboles dans le livre de Daniel.

L'analyse du chapitre VII décèle d'autres apports de traditions étrangères au judaïsme. On trouve des figures analogues aux quatre monstres dans la mythologie de l'ancien Orient. « L'ancien des jours » (Daniel XVII, 9 et 13) est une représentation de la divinité fort peu conforme au génie d'Israël. On peut lui reconnaître des analogies avec le dieu lunaire babylonien Sin, — volontiers représenté aussi avec une longue barbe et assis sur un trône, — ou encore avec le dieu Aion que décrit Claudius Claudianus dans son poème sur le consulat de Stilicon. La figure du « comme un fils d'homme » doit avoir aussi été reçue d'une tradition antérieure et librement interprétée par Daniel qui en a tiré un symbole du peuple d'Israël. Cet « homme » n'est pas l'homme ordinaire, c'est un dieu ou un ange sous forme humaine, ou l'« homme originel » *(Urmensch)* qui joue un rôle important comme sauveur dans cette religion chaldéo-iranienne qui représente un stade préliminaire de la religion manichéenne ou mandéenne.

On voit par ces exemples que s'il répudie la méthode d'interprétation traditionnelle, M. Baumgartner ne se contente pas non plus de l'interprétation historique qui consiste à expliquer le livre par lui-même et par les circonstances dans lesquelles il vit le jour. M. Baumgartner pousse plus loin son enquête et cherche soit dans la tradition juive, soit dans les traditions étrangères l'origine et le sens des éléments du livre dont l'explication historique seule ne rend pas compte. Il recommande donc la « traditionsgeschichtliche Deutung », qui se montre en effet singulièrement féconde, appliquée à un livre aussi composite que le livre de Daniel.

On retrouve dans ce livre tous les caractères des apocalypses : une

atmosphère de merveilleux et de mystère, une prédilection visible pour le langage énigmatique et les chiffres symboliques, le rôle joué par les êtres surnaturels, les transes du visionnaire, l'attente fiévreuse de la fin du monde, les calculs subtils et toujours corrigés dans le but de ranimer un espoir toujours déçu, le mélange du « vaticinium ex eventu » et de la vraie prophétie... Qu'il y ait eu dans ces pages, pour nous étranges, de quoi soutenir la résistance et enflammer l'espérance des Juifs dans la fournaise des persécutions dirigées contre leur foi par Antiochus IV Epiphane, M. Baumgartner nous le montre avec beaucoup de force. Et pourtant : il ne peut s'empêcher de formuler de sérieuses réserves sur la valeur actuelle du livre. Que contient-il en effet ? D'une part une puissante affirmation de la souveraineté de l'ordre moral, du sens divin de l'histoire, du triomphe final de Dieu, en somme, l'affirmation essentielle de la prophétie et valable pour tous les temps ; d'autre part cette obscurité voulue, ce fantastique, cette mentalité catastrophique, cette impatience, ces calculs infructueux, en somme, tout ce qui nous est très étranger et constitue la caractéristique même de l'apocalypse. Ainsi le livre de Daniel nous est étranger par tout ce qui lui confère son originalité au sein des autres livres de la Bible ! Comme toute l'apocalyptique, il sonne faux et se voit juger par les paroles du Nouveau Testament : Actes I, 7 et Marc XIII, 32, qui condamnent toute prétention à fixer l'heure où les destinées de l'humanité s'accompliront.

Ce jugement sur la valeur actuelle du livre de Daniel est trop absolu. Il oublie les histoires des six premiers chapitres qui, pour être des légendes, n'en font pas moins entendre un viril appel à la fidélité jusqu'au martyre. Quant à la deuxième partie du livre, elle vit de la contradiction interne qui la déchire comme toute apocalypse. En effet, en affirmant que Dieu est le maître de l'histoire, elle inspire aux croyants une entière confiance qui devrait suffire à apaiser toute inquiétude ; mais en prétendant révéler l'heure du salut universel elle enchaîne la souveraineté de Dieu et livre ses lecteurs à la fièvre des attentes les plus malsaines et des curiosités les plus vaines. Lequel de ces deux éléments l'emportera dans l'esprit des lecteurs ? Cela dépendra de leur formation intellectuelle et spirituelle, et cette incertitude nous oblige à reconnaître dans l'apocalypse une forme de littérature religieuse dont les réelles beautés ne compensent pas les dangers.

CH. MASSON.